

AMPHETAMINOMANIE, PSYCHOSE ET CREATION LITTERAIRE

(A propos de deux romans de Philip Kindred Dick)

Brigitte RIGONI, psychiatre

Philip Kindred Dick (1928-1982), maître psychédélique de la science fiction américaine a fasciné nombre de lecteurs, d'écrivains, de psychologues et de psychiatres tant par son oeuvre (126 nouvelles, 43 romans) que par sa trajectoire personnelle marquée par l'écllosion d'épisodes délirants.

Philip K. Dick suscite l'enthousiasme, l'interrogation : la magie de ses récits repose sur la bascule de la réalité, la subjectivité du vécu des héros et laisse le lecteur en proie au doute dans le labyrinthe des perceptions et de l'illusion.

Les écrits de Dick, alimentés constamment par ses expériences tourmentées, fournissent un matériel riche, mainte fois exploité et les études comme les biographies abondent depuis les travaux de Marcel Thaon (21).

Cependant la toxicomanie de Philip Dick est rarement évoquée, il apparaît que cet élément apporte un éclairage nouveau sur la compréhension de l'expérience "dickienne" et justifie cet exposé.

Philip Dick consommait régulièrement de grandes quantités d'amphétamines, cette toxicomanie lui occasionna des désordres organiques : pancréatite aiguë et hypertension artérielle, cause de son décès à l'âge de 53 ans d'un accident vasculaire cérébral, mais participa aussi à la complexité de ses troubles psychiques.

A partir de l'étude de cet écrivain nous nous sommes intéressés à l'abus des stimulants chez les patients psychotiques. L'expérience de la folie pourrait-elle conduire sur le chemin de la santé mentale, rejoignant ainsi la notion de prise de risque et d'ordalie ?

Nous commencerons donc ce travail par une présentation des amphétamines et de leurs effets psychotropes. Ensuite, nous aborderons la biographie de l'auteur, en nous basant sur les études assez complètes en la matière.

Puis nous tenterons une analyse à partir de l'oeuvre en nous limitant à l'étude de deux textes très différents :

- D'une part, Substance Mort (8), un ouvrage tardif, presque réaliste et très autobiographique, qui est une description et une réflexion sur l'usage de drogue et la toxicomanie.

- D'autre part, Le Dieu venu du Centaure (7), roman de science fiction majeur, correspondant à l'apogée de la production "dickienne".

Ainsi tenterons-nous d'éclairer les liens complexes entre création littéraire, vécu d'ordre psychotique et toxicomanie aux amphétamines, aux "speeds" selon le jargon de rue...

LES AMPHÉTAMINES

La toxicomanie aux amphétamines très en vogue dans les milieux artistiques des années 60-70 fait sa réapparition avec l'engouement des adolescents pour l'ecstasy (MDMA) et par extension avec le renouveau du marché des stimulants (essor de la consommation de cocaïne en particulier sous forme de "Crack" : hydrochloride de cocaïne additionné à du bicarbonate de soude). (13)

L'amphétaminomanie n'est pas marquée du sceau de la dépendance physique qui légitimise l'héroïnomanie voire l'alcoolisme, mais il s'agit d'une véritable addiction dont les conséquences psychiques ont été étudiées depuis la seconde guerre mondiale. Les amphétamines avaient été largement distribuées pour stimuler les soldats au combat. L'objectif était double : maintenir les troupes en éveil mais aussi modifier leur rapport au danger grâce à l'élévation que confèrent ces produits. (5;6)

De la littérature sur le sujet nous dégagons (16;24) :

- Les effets recherchés : *la stimulation, l'euphorie, l'élévation, l'éveil

*l'anorexie

correspondant aux effets centraux des amphétamines.

- Les effets secondaires, liés aux effets périphériques sympathomimétiques indirects (mydriase, hypertension artérielle, tachycardie, hyperglycémie, relaxation intestinale)

- Les conséquences d'une utilisation prolongée :

*Insomnie, épuisement, amaigrissement, anxiété, stéréotypies, tics.

*Pharmacopsychose aiguë : bouffée psychotique interprétative accompagnée parfois d'hallucinations visuelles ou cénesthésiques sans note confusionnelle.

Ces pharmacopsychoses amphétaminiques ont servi de modèle expérimental à la schizophrénie. On isole cependant plusieurs critères de différenciation :

- une augmentation de la libido
- une absence d'émoussement affectif
- une absence de confusion
- une absence de troubles du cours de la pensée
- peu de baisse de l'efficacité

Les symptômes dissociatifs restent évocateurs de troubles schizophréniques pré-existants. (24)

*La psychose amphétaminique chronique ou pseudo-pharmacopsychose : caractérisée par la poursuite des symptômes au-delà du sevrage et dont l'existence aujourd'hui est contestée.

Actuellement seuls les japonais reconnaissent cette entité nosographique (10;17) ; s'agit-il donc d'une pathologie à part ou de décompensations chez des schizophrènes usagers de produits ?

D'après diverses études chez les schizophrènes, il semble que les amphétamines améliorent la symptomatologie déficitaire (retrait affectif et social, apragmatisme) mais qu'elles aggravent régulièrement les symptômes productifs. (5;24)

BIOGRAPHIE DE PHILIP K. DICK

Philip K. Dick naît en 1928 avec une soeur jumelle, Jane, qui décède à l'âge de 6 semaines des suites d'une intolérance au lait maternel. Philip portera toute son existence le deuil de cette "moitié" idéalisée par une mère névrosée et toute puissante.

Le divorce des parents lorsque Philip Dick a 3 ans, son enfance passée entre la mère, la grand-mère et la tante viennent renforcer ce pouvoir féminin. Seul héritier mâle d'une famille où la lignée paternelle est niée ou pressentie comme une dynastie d'assassins, Philip Dick a du mal à s'identifier au père et à s'assurer de sa propre existence. (11)

Dès l'âge de 14 ans, le jeune garçon consulte en psychiatrie pour troubles du comportement, agoraphobie, tendance au repli et ses écrits rendront compte de façon grinçante de ses rapports avec les médecins. (4)

Sa difficulté à la vie en société, et probablement un apragmatisme décrit comme asthénie dépressive, le contraignent à interrompre des études et à rechercher activement un mode de vie marginal. A cette époque, Philip Dick est déjà dépendant des psychotropes, essentiellement des anxiolytiques dont il abuse pour lutter contre son agoraphobie, précise Kléo qu'il épouse en 1950.

Ce mariage coïncide avec l'époque des premières publications de la pauvreté et de la rencontre avec les amphétamines, aliment indispensable à une production artistique intense, mal rémunérée mais unique moyen de subsistance.

Après 8 ans d'une vie conjugale basée sur la complicité, relation probablement narcissique dans la tentative de reconstituer le couple gémellaire, Philip rencontre Ann, jeune veuve et mère de trois filles.

Fasciné par cette femme de trente ans qui évolue dans un milieu littéraire et par la cellule familiale féminine qu'elle constitue avec ses enfants (Souvenirs des années d'enfance passées entre sa mère, sa grand-mère et sa tante maternelle ?) il divorce pour épouser Anne.

Pendant trois ans, Philip Dick surmonte son agoraphobie et s'intègre à la vie familiale et sociale. En 1960 naît sa fille, Laura.

Mais, son ambition de devenir un "vrai" écrivain reconnu, de littérature générale

-espoir de sa mère entretenu par Anne- sera déçue : en reste un récit qui constitue une vision très sarcastique et décalée de son deuxième mariage : Les Confessions d'un Barjo. Renonçant à ses efforts d'embourgeoisement, Philip s'enferme pour bâtir un nouveau récit de science-fiction, et son premier chef-d'oeuvre reconnu : Le Maître du Haut Château. Ce roman reprend un thème cher à l'écrivain, celui de la projection selon Jung : "ce dont nous faisons l'expérience comme réalité extérieure pourrait bien être en fait une projection de notre inconscient".

Pendant les deux années qui suivent, Philip Dick publie neuf romans : "mon rythme était de soixante pages achevées par

jour et le seul moyen d'y arriver était de prendre des amphétamines". Mais l'écrivain commence à subir certains effets secondaires des médicaments : alternance de moments dépressifs intenses et d'états d'excitations maniaques avec ébauche d'un sentiment de persécution sous amphétamines.

L'inévitable séparation de Anne et Philip est officielle en 1965. L'écrivain se remarie avec Nancy, dépressive et fragile, leur fille Isa naît en 1967. Acculé à l'urgence financière, Philip K. Dick dépend plus que jamais des amphétamines et son oeuvre témoigne de cette période de terreur et de dépression par des récits où l'homme intervient comme seul rédempteur face à une déité maligne et satanique. Contraint d'interrompre sa consommation de stimulants pour des raisons de santé, Philip K. Dick plonge dans un profond apatisme qui inhibe sa production littéraire. Nancy le quitte en 1970.

Philip vivra pendant 18 mois avec un groupe de "junkies", avant de séjourner dans une communauté thérapeutique canadienne.

En 1973, théoriquement sevré des amphétamines, il s'établit à Orange County avec Tessa, âgée de 18 ans. Leur fils, Christopher, naît la même année. Conséquence ou non de cette paternité ? Psychose amphétaminique chronique ou décompensation schizophrénique ? Philip K. Dick connaît un nouvel épisode mystique qui l'obsédera jusqu'à sa mort.

L'écrivain, convaincu d'être le rédempteur de l'humanité communique avec une puissance divine : "le rayon rose", qui lui aurait inspiré trois de ses derniers romans, et un texte ouvertement pathologique (Radio Libre Albemuth). Cette trilogie a soulevé bien des polémiques entre les fanatiques prêts à considérer Dick comme un mystique, déniait ainsi l'éclatement de sa réalité interne et un public plus critique. Les mécanismes délirants interprétatifs et hallucinatoires ont envahi l'univers de Philip Dick.

En 1976, Tessa le quitte, Philip Dick renoue avec les amphétamines. Episodes dépressifs, exaltation et création débordante se succèdent, et la recherche de réassurance dans le donjuanisme s'allie à la quête de la compagne idéale : Dick vivra de nombreuses liaisons, mais surtout se mariera cinq fois.

Philip Dick échappe au statut de "malade mental", les produits lui permettront d'accéder à cette identité d'écrivain célèbre et d'obtenir la reconnaissance sociale malgré son instabilité affective et l'explosion d'un délire paranoïde qui envahira les vingt dernières années de son existence (indépendamment de ses périodes de sevrage et de reprise toxicomaniaque).

En 1980, Dick signe un contrat d'adaptation cinématographique pour Blade Runner. Il est un homme riche mais sa santé se dégrade, le 18 février 1982 il est admis à l'hôpital, suite à un accident vasculaire cérébral et décède deux semaines plus tard. (25)

Nous avons donc choisi deux romans très différents pour illustrer ces aspects des processus morbides chez Philip Dick.

SUBSTANCE MORT

Publié en 1977, Substance Mort a été écrit entre 1972 et 1974 à un moment crucial de la vie de Philip K. Dick, traversé par l'épisode mystique de 1974. (Philip K. Dick, théoriquement sevré des amphétamines, a la conviction délirante d'être en communication avec un esprit "divin" qui l'aurait choisi comme rédempteur de l'humanité).

Synopsis

Dans un futur proche, en 1994, le protagoniste de Substance Mort vit une double vie :

- agent des stupés sous l'identité de Fred, il œuvre dans la clandestinité pour "un état policier et fasciste",
- toxicomane sous l'identité de Bob, il héberge quelques compagnons d'infortune, tente de séduire Donna (une dealer qu'il épie) et consomme la substance M, drogue synthétique très toxique. "M pour misère, pour malchance, enfin M pour Mort ; la mort lente..."

L'histoire bascule le jour où les supérieurs de Fred, ignorant sa véritable identité, lui demandent de surveiller Bob Arctor soupçonné de trafic. On installe des caméras chez Bob, Fred doit visionner les bandes à la recherche d'indices de sa culpabilité. Fred se prête au simulacre pour protéger son anonymat, jusqu'à se laisser envahir par la dissociation et vivre en deux personnages distincts.

Les médecins commandités par la police repèrent chez l'agent Fred un dysfonctionnement cognitif. Par le truchement de tests complexes, ils reconnaîtront les effets toxiques de la substance M sur le cerveau de Fred.

Trahi par ses amis toxicomanes, rejeté par la brigade des stupés Bob/Fred entre dans une communauté thérapeutique où il perd peu à peu ses derniers souffles de conscience.

À l'issue de cette "rééducation", sous le nom de Bruce, il est admis à travailler dans une ferme dépendant de la communauté, ferme où l'on cultive en secret une petite fleur bleue, matière première à l'élaboration de la Substance M, non pas d'origine synthétique -ultime mensonge- mais d'origine organique.

La toxicomanie selon Ph. K. Dick

Ce roman tout à fait autobiographique se propose d'exposer le problème de la toxicomanie tel que Dick a pu le côtoyer et le vivre et d'en dénoncer les effets pervers.

Philip Dick mentionne lui-même dans une bibliographie commentée publiée par G. Rickman (19) : "J'ai écrit ce livre pour conserver ce souvenir et pour dénoncer la drogue, car je l'ai vue tuer tant de gens que je me consacrais désormais à prêcher l'évangile de ses périls".

Philip K. Dick ne fait pas le procès des toxicomanes, il dénonce le produit et les "pousseurs" mais pas le consommateur, victime d'un choix trop rapide, victime de son ignorance.

L'humain de Philip K. Dick c'est celui qui se cache sous le toxicomane en manque, c'est celui qui, dépouillé du masque de la dépendance, saura se montrer secourable, fera preuve d'empathie.

"Qu'est ce qu'être humain ?" cette question hante l'œuvre de Philip K. Dick et trouve inexorablement sa réponse dans la qualité des échanges affectifs.

"Il était capable de tendresse et d'attention, il pouvait avoir en cas de danger un comportement approprié (...) Même s'il me volait tout ce que je possédais parce qu'il était "accro", je n'éprouve aucune animosité à son égard (...) Pourtant c'était la lie de l'espèce humaine. Le métal qui servait à couper l'héroïne laissait sur ces neurorécepteurs un dépôt aux conséquences irréversibles qui a fini par le tuer (...). Enfin tout ça est dans Substance Mort." déclarait Dick dans une interview en 1977.

Le défi de la Loi du toxicomane glisse dans le récit vers la méconnaissance de la Loi du psychotique.

Sur un mode beaucoup plus subtil et inavoué, Philip K. Dick utilise ses expériences délirantes et les incorpore au récit,

renvoyant au lecteur ses interrogations sur la nature de ce qui lui arrive. Dans les notes publiées par l'auteur à la fin du roman, il déclare : "Pour ma part, je ne suis pas un personnage du roman, je suis le roman".

La psychose amphétaminique

Les symptômes de la psychose amphétaminique chronique ponctuent le cours du récit, avec humour et fantaisie.

Les hallucinations cénesthésiques sont illustrées par les aphides "pucerons imaginaires" qui empoisonnent l'existence d'un des protagonistes. Les phénomènes hallucinatoires (cénesthésiques, olfactifs voire visuels et accoustico-verbaux) deviennent prétexte à des interprétations délirantes, source d'un délire "parano" persécution fréquente chez l'amphétaminomane par le biais des mécanismes projectifs (en particulier l'identification projective).

"Arctor se sentit envahi par l'odeur de Barris, le sourire de Barris et s'effondra sur la planche de bord (...) Tu m'as empoisonné, lança sauvagement Arctor (...) Quelqu'un aura vu clair dans son jeu et se sera débarrassé de lui de cette manière, la pire de

toutes : en utilisant la marchandise dont lui, en tant qu'agent, cherche à interrompre le trafic".

Philip K. Dick a proféré cette accusation d'empoisonnement à l'encontre de sa mère ; on peut saisir dans ce propos, outre le rapport aux circonstances de la mort de sa jumelle, une métaphore du rôle de Dorothy dans les difficultés psychologiques de son fils.

A. Charles-Nicolas (5) souligne la fréquence de ces délires d'empoisonnement avec persécuteur désigné chez les usagers d'amphétamines souffrant de troubles psychotiques antérieurs à leur toxicomanie.

La dissociation psychotique

Nous retrouvons dans Substance Mort la notion de dissociation dans la double vie Bob/Fred.

L'angoisse de morcellement est particulièrement bien décrite quand Fred, convoqué par les services médicaux de la police, réalise qu'il est intoxiqué par la Substance M, ce qui se traduit par une disjonction des deux hémisphères cérébraux.

Ces deux cerveaux se mettent à fonctionner indépendamment l'un de l'autre ouvrant le champ à la dissociation :

"Combien y-a-t-il de Robert Arctor ? Dingue, au moins deux à vue de nez. Le nommé Fred, qui se prépare à espionner le nommé Bob...Qui suis-je ? Lequel des deux ?".

"Chacun d'entre nous possède deux esprits à l'intérieur d'un même individu (...) chez de nombreux usagers de Substance M, se produit une rupture entre les hémisphères cérébraux. Il y a perte de l'intégration consciente, qui affecte aussi bien le dispositif perceptif que le dispositif cognitif bien qu'en apparence celui-ci continue de fonctionner normalement".

"Il ne s'agit pas de lésions, mais d'une forme de toxicité... une psychose toxique qui affecte le système perceptif en le scindant".

Dans le roman, Philip Kindred Dick réfute l'existence d'une psychose préexistante, il semble s'attacher à l'hypothèse d'une toxicité chimique avec un acharnement désespéré, projetant à l'extérieur l'origine des troubles.

Ce stade du récit aboutit à la schize, mais cette élaboration pouvait se pressentir dans la description du "complet

brouillé" page 28, costume de travail des agents des stup qui garantit l'anonymat en superposant l'apparence de plusieurs individus, et évoque un état de dépersonnalisation et une impression de morcellement.

"A la base, il s'agissait de relier un quartz à un mini-ordinateur dont les mémoires contenaient jusqu'à un million et demi d'images fragmentaires de la physionomie d'individus divers (...) chaque variante encodée était ensuite projetée omnidirectionnellement sur une membrane ultra-fine, sorte de linceul assez grand pour envelopper un humain de taille moyenne (...) la membrane affichait à chaque micro-seconde les caractères physiques projetés puis passait à la configuration suivante (...). Toute tentative de description de l'individu -homme ou femme- devenait absurde".

Sous le complet brouillé, l'individu n'est plus, il est agent des stup, il tient le discours officiel vis-à-vis des stupéfiants illicites, comme devait le faire Fred à une conférence du Lion's Club. L'apparence prend possession de la réalité interne comme chez le psychotique qui se revendique toxicomane.

Le soin, inadéquation d'une prise en charge

Sa vie durant, Philip Dick a côtoyé les psychiatres, Substance Mort rend compte de ses expériences avec une dérision grinçante, raillant l'engouement pour les tests psychométriques et l'hermétisme du discours médical.

Le regard de Dick sur la prise en charge des toxicomanes dans les communautés thérapeutiques est réellement critique. La description du centre "New-Path" puise directement dans les souvenirs de l'auteur lors de son séjour à X-Kalay, communauté thérapeutique canadienne où il vécut plusieurs mois.

L'abstinence passerait par l'aliénation†: impossible de soutenir cette idéologie, Dick en fait la démonstration en décrivant la déchéance de son héros à l'issue du programme de "soins".

"Sur le siège à côté de lui, le pantin effondré tressautait au gré des inégalités de la route. C'est la voiture qui lui donnait vie. (...) Le temps s'arrêta et l'univers gela autour de lui... la stase fut complète. Il ne lui restait plus rien à comprendre, il ne pouvait plus rien lui arriver".

Ce passage fait écho aux propos de Philip K. Dick, dans un article de 1977 : "(La maladie) c'est l'arrêt du temps, la fin de l'expérience, la fin de toute nouveauté. Une fois qu'un individu est devenu psychotique il ne lui arrive plus jamais rien."

La fin du voyage dans le temps, si la temporalité a perdu ses limites pour le toxicomane comme pour le psychotique, Philip Dick montre qu'il existe une autre similitude dans le rapport à la loi, la loi universelle transgressée par le toxicomane devient aussi immatérielle que pour le psychotique.

Il est fascinant de constater qu'à l'époque d'un mysticisme non critiqué dans des oeuvres telles que Siva, L'invasion divine, La transmigration de Timothy Archer, Philip K. Dick peut porter un autre regard sur son expérience, un regard plus lucide ancré dans la réalité mais, quelle réalité ? Celle de la pharmacopsychose ou celle de la pathologie mentale qui mène aux soins psychiatriques ?

Le récit permet donc de développer la vision dickienne de la toxicomanie, les rapports entre prise de produits et moments psychotiques ainsi que la rationalisation des troubles dans une explication neurophysiologique. Pourtant cette fiction introduit l'idée de dissociation, qui, selon la littérature scientifique, reste propre aux schizophrénies.

Bien qu'antérieur à Substance Mort, nous avons choisi d'analyser Le Dieu venu du Centaure en second, comme le clinicien recherche l'anamnèse de son patient après avoir constaté les troubles patents.

LE DIEU VENU DU CENTAURE

Dans ce roman publié en 1963, nous avons trouvé le germe du délire mystique qui envahit les dernières années de la vie de l'écrivain.

Le Dieu venu du Centaure s'inspire d'un des premiers épisodes hallucinatoires de Dick : "j'étais un jour en train de me promener j'ai levé les yeux aux ciel, et il y avait ce visage qui me regardait, un visage énorme avec des yeux comme des fentes... c'était quelque chose de mauvais, d'horrible à voir... Je n'ai pas vu ça clairement mais c'était là." (25)

Cela dura un mois, Philip K. Dick comprenait cette hallucination comme la preuve du mal inhérent à l'univers.

Certains crurent que Philip K. Dick avait pris du L.S.D. pour écrire ce livre tant la conviction hallucinatoire semble forte, l'unique expérience que l'auteur fit de cette substance, coïncide dans le temps avec la correction des épreuves du roman. Il écrit en 1969 : "ma première expérience du L.S.D. a confirmé ma vision... Je me suis retrouvé en Enfer, il m'a bien fallu deux mille années pour m'en sortir en rampant".

Dès lors, on comprend comment la consommation de produit intervient dans une tentative de maîtrise par la répétition, telle une sorte de compulsion qui atténuerait la portée de l'état psychotique en le reproduisant.

Synopsis

Dans un monde futur, la Terre se change peu à peu en enfer, l'élévation de la température, la surpopulation amènent l'O.N.U. à encourager la colonisation d'autres planètes. Mais les "nouveaux mondes" semblent encore moins hospitaliers que l'ancien et l'immigration se fait sur décision autoritaire des Nations Unies.

Les "colons" rapidement découragés dans leurs entreprises agricoles deviennent de plus en plus oisifs et s'évadent dans une vie fantasmée à l'aide d'un "combiné poupée Pat" réplique miniaturisée d'un univers au confort hollywoodien où évoluent des poupées mannequins : la jeune femme Pat et son "boy-friend" Walt.

Après absorption d'une drogue illicite, le D-Liss, distribuée par un réseau secrètement affilié à la société "poupée Pat", l'esprit de chaque femme se "translate" dans le corps de Pat, celui des hommes dans le corps de Walt.

A la tête du florissant commerce de poupées et d'articles miniaturisés, siège Léo Buléro secondé par Barney Mayerson doué de pouvoirs de prémonition. Ce "Pré-cognitif" donne son assentiment pour la commercialisation des articles dont il devine le succès futur.

Barney vient d'être sollicité par le service d'immigration et tente, avec l'aide de son psychiatre le docteur Sourire, d'échapper à son incorporation quand Palmer Eldritch, un industriel sans scrupule, revient après un voyage intergalactique.

Palmer Eldritch rapporte une drogue, le K-Priss pour concurrencer le monopole de poupée Pat. Ce produit est accepté dans un premier temps par l'O.N.U. qui souhaite interrompre le trafic de D-Liss dans les colonies.

Mais le K-Priss se révèle plus dangereux que le D-Liss, sa toxicité s'exerce en l'absence de support miniaturisé et plonge l'expérimentateur dans un univers hallucinatoire contrôlé par Palmer Eldritch.

Léo Buléro en est la première victime, il pense échapper aux effets du produit à plusieurs reprises mais se trouve rappelé à l'expérience délirante par l'apparition chez ses interlocuteurs des trois stigmates de Palmer Eldritch : une main artificielle, des mâchoires en acier et des yeux électroniques.

Barney s'expatrie sur Mars avec pour mission de convaincre les colons de la nocivité du K-Priss en s'inoculant une toxine épileptogène après absorption de cette drogue.

Le stratagème échoue, dès la première prise de produit, Barney est accaparé par un monde hallucinatoire où Eldritch officie en divinité manipulatrice et malfaisante.

Par l'intermédiaire du K-Priss, l'humanité se laisse envahir par Palmer Eldritch, lui-même habité par une créature démoniaque rencontrée lors de ses voyages inter galactiques.

Les hallucinations promènent Barney dans le passé puis le futur, il apprend ainsi que Léo parviendra à tuer Palmer Eldritch.

Mais pour se préserver, une partie de la "créature" habitant Eldritch va s'incarner en Barney, ainsi malgré le meurtre d'Eldritch par Léo, la "chose" se perpétuera dans d'autres individus†; qui sera le vainqueur ?

Le délire schreberien

Le titre anglais du livre "The three stigmata of Palmer Eldritch" (Les trois stigmates de Palmer Eldritch) annonce la tonalité mystique que prendra la thématique dickienne ; très proche du délire du Président Schreber étudié par Freud. (9) La figure de Palmer Eldritch, vécue comme maléfique devient plus ambivalente et évoque la représentation paternelle.

La temporalité

Les thèmes de possession, d'atemporalité, avec la tentative ou la tentation de réécrire l'histoire constituent les points essentiels de l'analyse de ce roman et alimentent notre réflexion sur la connexion entre psychose, toxicomanie et onirisme.

Nous retrouvons chez Dick ce désir de compréhension et de guérison à travers une prise de produit et les voyages dans le temps.

PSYCHOSE, TOXICOMANIE AUX AMPHÉTAMINES ET CREATION LITTERAIRE

Psychose et toxicomanie aux amphétamines

Nous nous sommes interrogés sur cette constatation, confirmée dans notre pratique auprès des toxicomanes, d'une

attirance mystérieuse et élective des sujets psychotiques pour les amphétamines. Quelques études (24) ont mis en évidence dans ces "pseudo-psychozes amphétaminiques" une volonté de lutter contre la baisse de rendement intellectuel, la perte de l'élan vital et l'apragmatisme par l'administration de doses croissantes d'amphétamines, doses qui d'ailleurs restent peu efficaces, contrairement à leur action chez les non-psychotiques au début de leur toxicomanie.

L'insomnie est rare chez ces sujets, en contraste avec la prégnance de ce symptôme dans la population utilisant des stimulants. Si elles agissent positivement sur la symptomatologie déficitaire elles aggravent régulièrement la symptomatologie productive.

La recherche anamnétique des difficultés de type psychotique-inhibition, retrait, difficulté de communication, immaturité affective, ébauche de dépersonnalisation, aspirations mystiques - avant l'utilisation de drogue prend alors toute son importance.

Les auteurs qui se sont intéressés à la prise d'amphétamines comme "automédication" chez les schizophrènes, ont noté le caractère transitoire du bénéfice fourni par les produits d° au mécanisme de tolérance. Ce phénomène se traduit chez Philip K. Dick par l'alternance d'accès dépressifs majeurs et des moments d'intense productivité.

Mais, au delà de la lutte contre les symptômes déficitaires, la poursuite de l'intoxication amphétaminique chez les psychotiques, malgré l'émergence du délire paranoïde peut s'interpréter comme un désir d'emprise sur le contenu hallucinatoire. La répétition de l'expérience délirante sous produit en épuiserait la portée, le délire induit de l'extérieur recouvrirait le délire endogène et permettrait de la nier. Philip Dick fournit des arguments en faveur de cette hypothèse dans Substance Mort et dans le Bal des Schizos.

M.F. Benchekroum écrit à propos de la psychose cannabique (3) "...si le sujet qui utilise ces produits tentait de combler cette béance, dans la répétition du jeu entre la vie et la mort où le sujet croit enfin toucher, par la drogue, un état de morcellement de soi-même, mieux et différemment, et, par cette maîtrise paradoxale de l'existence entre vie et mort."

Nous reconnaissons dans cette analyse un équivalent chez le schizophrène de la théorie du comportement ordalique (23). Dans son défi répété de la mort, le toxicomane recherche l'essence même de la vie. Le psychotique en défiant la folie rechercherait-il la santé mentale ?

Créativité et troubles psychiatriques

"De la recherche du plaisir à la compulsion à créer, de l'acte religieux à la compulsion toxicomaniaque s'ouvre un champ immense que relie l'obligation"(22).

Depuis le début du siècle, des artistes, en particulier les surréalistes, proclament l'inconscient de leur oeuvre, exprimant leur moi-profond (12).

Les théories psychanalytiques et cognitivistes se sont intéressées au processus de la création afin de mieux comprendre ce mythe du génie.

Freud a élaboré l'idée de continuité entre le jeu, le rêve éveillé et la créativité (1). La créativité se placerait comme moyen de dépasser les expériences négatives du passé.

Parmi les expériences négatives, la perte et le fantasme de réparation seront des sources importantes de créativité. Dans la biographie de Philip Dick, nous nous sommes attachés à retracer le sentiment de perte répétée ; deuil de la jumelle

Jane, divorce des parents puis les échecs conjugaux.

Mélanie Klein expose dans sa description de la position dépressive comme à la perte de l'objet aimé succède le désir de recréer, de restaurer l'objet d'amour (20). Les mécanismes de défense protégeant des sentiments issus de la perte (culpabilité, persécution) forment un système de défense maniaque (dénier de la réalité psychique, contrôle omnipotent et régression vers le clivage, l'identification projective, l'idéalisation). En renonçant aux défenses maniaques, l'expérience de la perte engendre le désir de recréer.

Tout créateur construit un monde qui lui est propre, l'oeuvre d'art est un équivalent psychique d'une procréation. Les artistes visent à l'immortalité, leurs objets doivent non seulement être ramenés à la vie mais ils doivent être éternels.

Nous faisons le parallèle avec la conception de la psychose selon laquelle le noyau de la maladie apparaît dans les symptômes déficitaires, comme rupture de la relation du sujet à la réalité, le délire se situant comme tentative de reconstruction de l'univers externe et interne.

L'artiste trouve une voie de retour depuis son monde fantasmatique jusqu'à la réalité grâce à ses dons particuliers, il modèle ses fantasmes pour en faire une nouvelle forme de réalité (20).

S'il est exact qu'un délire en tant qu'expérience insolite, conduit aux arts, il faut que le délire soit surmonté pour rendre l'oeuvre cohérente. Ainsi la compulsion artistique se comprend-elle comme un idéal de maîtrise (2). Le besoin d'expression est fondamental, besoin de questionner pour dire, grandir et comprendre. Le langage symbolique permet de dire de façon voilée donc sécurisante et interrogative (22).

Philip Dick procède ainsi, son écriture prend alors valeur thérapeutique. Du moment délirant initial, il conserve l'impression, la pose, la travaille, l'intègre à la trame romanesque, se questionne, nous questionne pour élaborer un début de critique.

Nous mettons donc en parallèle la fonction de l'attention flottante du psychanalyste et la rêverie obsédante, creuset de la créativité (14).

Les conceptions cognitivistes définissent la créativité comme la capacité à agencer de nouvelles combinaisons d'idées anciennes. Une idée créatrice doit être originale, appropriée à la situation et utilisable, ce qui suppose un ancrage dans la réalité (15).

Selon ce modèle, la création se comprend comme une régression vers les processus cognitifs primaires d'ordre artistique et illogique (rêve, rêverie, psychose, hypnose, hallucination sous produit) et une élaboration secondaire du domaine de la logique et de la réalité (18).

L'effet d'un produit peut donc participer artificiellement à l'accès à un état propice à l'inspiration, cependant, seul le don artistique permet la retranscription des expériences dans un ensemble cohérent et esthétique.

Pour Philip K. Dick, la toxicomanie aux amphétamines a pris part tant aux processus pathologiques que créateurs.

CONCLUSION

Philip K. Dick illustre notre réflexion sur l'intrication pathologique de la toxicomanie aux stimulants et de la psychose. Nous avons voulu nous démarquer de la notion de comorbidité énoncée par les anglo-saxons et démontrer l'interaction entre un comportement et une pathologie.

Philip K. Dick écrivain génial, semble avoir utilisé les amphétamines pour lutter contre une symptomatologie déficitaire mais aussi pour enrichir sa symptomatologie productive. A la fin de son existence, l'auteur est en proie à un grand délire mystique nourri d'hallucinations et d'interprétations délirantes à thème persécutif évoquant le tableau d'une pharmacopsychose amphétaminique. Mais lorsque cette pathologie se manifeste le plus bruyamment, l'écrivain est officiellement sevré des amphétamines depuis deux ans.

L'exemple de Philip K. Dick constitue une exception, son talent d'écrivain lui permet une insertion sociale réussie et la mise à distance du délire par la création-recréation de son univers disloqué.

Mais le doute demeure lorsque le psychotique refuse l'identité de "malade mental" et revendique la toxicomanie comme marginalisation active et moyen d'être : devons-nous traiter, et comment traiter sans altérer ce sentiment fragile d'existence?

BIBLIOGRAPHIE

- (1) AISENSTEIN M., DENIS P. Argument, RFP, 1994, LVIII, n °2, 333-3
- (2) ASSOUN P.L., La passion de répétition, RFP, 1994, LVIII, n °2, 355-357
- (3) BENCHEKROUN M.F., Délire hallucinatoire et/ou hallucinogène délirant, Psychologie Médicale, 1986, 18, n °2, 231-233
- (4) CARRERE E., Je suis vivant et vous êtes morts / Philip K. Dick, Paris, Seuil 1993
- (5) CHARLES-NICOLAS A.J., L'amphétaminomanie historique et la psychose amphétaminique, Neurologie Psychiatrie, 1976, 14, 18-23
- (6) CHARLES-NICOLAS A.J., OLIEVENSTEIN C; Intérêt de la pharmacologie des amphétamines, Revue de Médecine, 1976, 17, n°33, 1761-1768
- (7) DICK P.K., Le Dieu venu de Centaure, Paris, J'ai Lu, Coll. Science Fiction n °1379, 1982
- (8) DICK P.K., Substance Mort, Paris Denoël, Coll. présence du futur, n° 252, 1978
- (9) FREUD S., Remarques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber) in : Freud S., Cinq Psychanalyses, Paris, P.U.F.1977
- (10) FUJIMORI H., NAKATANI Y., SAKAGUECHI M., Ein beitrage zur kenntnis klinischer verläufe von metamphetamin psychosen, Fortschritte der Neurologie und Psychiatrie, 1989
- (11) GOIMARD J., Une mort, une vie in : DICK P.K., Substance rêve, Paris, Presse de la Cité, Omnibus, 1994
- (12) HAYNAL A., Créativité et champ névrotique, Confrontations psychiatriques, 1992, n °34, 335-357
- (13) INGOLD F.R., TOUSSIRT M., La consommation de "crack" à Paris, 1993 : données épidémiologiques et

ethnographiques, IREP, 1993, Rapport

- (14) LEVY-VALENSI E., Psychanalyse et créativité, Confrontations psychiatriques, 1992, n °34, 83-99
- (15) MARTINDALE C., Personality, situation and creativity in : GLOVER J.A., RONNING R.R., REYNOLDS C.R., ed, Handbook of creativity, New-York, Plenum press, 1989
- (16) MILLER M., Trends and patterns of metamphetamin smoking in Hawai, NIDA Research, 1991, 115, 72-83
- (17) NAKATANI Y., YAMODU H., YOSHIZUWA J., Metamphetamine psychosis in Japan, a survey, Br. J. Addict, 1989, 84, 1548-1549
- (18) PRENTKLY R., Creativity and psychopathology in : GLOVER J.A., RONNING R.R., REYNOLDS C.R., ed, handbook of creativity, New-Yord, Plennum press, 1989
- (19) RICKMAN G., Bibliographie commentée, in : Science fiction spécial Philip K. Dick, Paris, Denoël, 1986, 216-236
- (20) SEGAL H., Une approche psychanalytique de l'esthétique, in : SEGAL H., Délire et créativité, Paris, Des Femmes ed., 1987, 307-343
- (21) THAON M., Réflexion sur la vie et l'oeuvre de Philip K. Dick, in : Dick P.K., Labyrinthe de la Mort, Paris, Presse Pocket, 1979
- (22) THUILLEAUX M., Inconscient, création artistique et langage, Synapse, 1994, 106, 27-35
- (23) VALLEUR M., Conduites ordaliques et toxicomanie, Mémoire de CES de Psychiatrie, Université Paris Sud, 1981
- (24) VIGNEAU J., Les pharmacopsychoses : Revue de littérature, Thèse Med., Lille 2, 1990
- (25) WAGNER J., Dans le monde qu'il décrivait : la vie de Philip K. Dick, in : Science fiction spécial Philip K. Dick, Paris, Denoël, 1986, 14-59